

## LES FRANÇAIS ET LES RUSSES: L'HISTOIRE D'UNE MEME PASSION

Anatoli Korolev

Les rapports entre les Français et les Russes plongent leurs racines tout au début du Moyen Âge, au moment de l'incroyable mariage du roi de France Henri 1er avec la fille du prince de Kiev, Anna Yaroslavna. Mais le plus singulier dans cette histoire, c'est que l'étrangère a réussi à s'emparer du pouvoir. A la mort de son époux, devenue tutrice de son fils Philippe 1er, héritier du trône manquant de caractère, c'est elle qui pratiquement gouverna la France.

Ces deux grands peuples européens confirmèrent cette règle générale selon laquelle sur notre continent on s'est tous battu entre nous au moins une fois. Mais la guerre russo-française ne fut pas semblable aux autres, rappelant l'amour passionnel qui rend aveugle et déforme la réalité. Ainsi, aujourd'hui encore, les Russes considèrent l'invasion napoléonienne comme le "prologue de toutes leurs victoires" et pensent que la bataille de Borodino a été gagnée par le maréchal Koutouzov, nonobstant la retraite et la livraison de Moscou à l'ennemi.

Au demeurant, dans ses mémoires dictées à Sainte-Hélène, Napoléon avait admis que la plus terrible des batailles qu'il avait livrées avait été non pas celle de Waterloo, mais celle de Borodino. Mais il la mentionnait quand même comme une victoire.

La France, qui avait perdu la campagne de Russie et laissé les cosaques entrer dans Paris, prit une revanche phénoménale cent ans plus tard, quand la Russie impériale fut renversée par les idéaux mutants de la Grande Révolution française.

Le parti radical de Lénine avait été galvanisé moins par Marx que par Robespierre et Marat. Les premières années de la révolution, les Russes n'avaient pas de plus grandes idoles que les suppliciés de Paris. Ils leur avaient érigé des monuments, qui par la suite sont tombés en ruines, avaient baptisé des rues et des places en leur honneur, leurs noms étaient cités dans les débats. Cette passion pourrait être comparée à la frénésie de Danton qui, arrivé en retard aux obsèques de son épouse, avait donné l'ordre d'exhumer le cercueil, d'en briser le couvercle pour s'incliner devant le corps inerte.

Les bolcheviks auraient voulu inoculer à la Russie la rage révolutionnaire des Montagnards. Ils se nommèrent commissaires, à l'instar des commissaires de la Convention, ils reprirent l'esprit du tribunal révolutionnaire, créèrent la police politique sur le modèle du Comité de salut public et instaurèrent la terreur dans la pratique quotidienne, se conformant ainsi à l'histoire d'une révolution étrangère.

Cependant, l'arme la plus terrible du bolchevisme fut la rhétorique dans l'esprit de Robespierre. Son sinistre credo "Le peuple doit être un spectacle pour lui-même" joua un rôle décisif dans la victoire sur la monarchie. Et le terme "ennemi du peuple", lié aux terrifiantes purges staliniennes, avait lui aussi été emprunté à la France par la révolution russe.

Seulement à la différence des Français, qui avaient proclamé le pouvoir des idées, nos Jacobins russes voulaient le pouvoir sur les idées.

On sait comment cette tentative s'est terminée, le projet idéal de pouvoir du peuple tout entier et d'abolition de la propriété privée des moyens de production s'est effondré en même temps que l'Union Soviétique.

Au musée Carnavalet, à Paris, l'ère grandiose de la Grande Révolution a été reléguée dans une petite salle où aujourd'hui on peut voir une fourchette ayant appartenu à Danton, un encrier utilisé par Desmoulin et une guillotine en miniature. Les autres salles accordent bien plus d'importance au malheureux Louis XVI. On peut même y voir un service de table en porcelaine du roi guillotiné et un tableau pompeux montrant le monarque faisant ses adieux à son épouse Marie-Antoinette. La France semble demander pardon à Louis au nom de la nation. Mais devant l'histoire, les excuses sont vaines. D'une façon générale, dans ce musée, la Grande Révolution occupe l'antichambre sombre qui donne accès à la salle d'apparat de la gloire napoléonienne.

Tout ceci, hélas, n'est que la copie exacte de l'histoire d'hier du Parti communiste bolchevik de Russie, quand la Révolution d'octobre ne fut que le simple escalier de service desservant le palais des victoires staliniennes.

Mais dans le Paris des deux derniers siècles tout ce qui était russe emballait les Français. Dans le domaine de la culture, les passions ne furent pas moins virulentes qu'en politique.

Souvenons-nous des célèbres saisons Diaghilev qui avaient fait découvrir le ballet russe aux Parisiens qui le déclarèrent le meilleur au monde. Maudissant leur art pour son archaïsme, les Français n'avaient plus d'yeux que pour Vatslav Nijinski, Anna Pavlova, Véra Koralli, Ida Rubinstein. Aujourd'hui encore le style russe de la danse, la mode de l'exotisme slave, la musique russe, surtout celle de Moussorgski, sont l'objet d'un culte chez les esthètes français.

Les deux capitales étaient en permanence bien disposées l'une à l'égard de l'autre, comme des amoureux qui se prennent la main en même temps, même les yeux fermés. Au début du siècle dernier, Moscou déposséda Paris de son titre de capitale culturelle de l'Europe. Nous venions de donner le jour à l'abstractionnisme et au suprématisme. Le génie de Malevitch, de Tatline, de Kandinsky, de Stravinsky, de Meyerhold, de Tchékhov, de Stanislavski et, un peu plus tard, d'Eisenstein n'avait pas d'égal en France, mais c'était avant Camus et Sartre, Picasso et Matisse. A l'époque du stalinisme, Moscou a perdu son énergie avant-gardiste pour devenir une province. Yves Montand et Gérard Philippe y ont fait renaître l'amour de la France dans les années 50, les chemises ouvertes des Apaches, les cols pointus et les chansonniers allant droit au cœur des étudiants russes. Quant à la fièvre d'Edith Piaf, elle embrase toujours le cœur des Russes.

C'est ainsi que nous sommes tournés de nouveau vers Paris pour apprendre.

Seulement l'époque actuelle est quelque peu différente. Après avoir subi, comme les Français, une défaite dans la recomposition du monde d'après des dessins idéalistes, les Russes préfèrent aujourd'hui les plaisirs de la gastronomie à la révolution. A Moscou, la cuisine française est toujours en tête du hit parade. Les huîtres arrivées de Paris par avion figurent au menu de tout restaurant qui se respecte. Le départ du chef Eric le Prévost du restaurant Le Duc a défrayé les chroniques moscovites. Le bruit a couru que la cuisine de cet établissement en avait souffert. Mais Jérôme Coustillac, son nouveau chef, a démenti toutes ces rumeurs. Sa salade du roi René faite de queues d'écrevisses chaudes servies avec un coulis de framboise et sa matelote d'anguille à la bordelaise ont fait fondre bien des gourmets cet hiver.

On peut commander une fricassée de cuisses de grenouilles au buffet du cinéma de Krasnaïa Presnia. Or, c'est bien Gogol qui, par la bouche de son personnage Sobakevitch, s'était exclamé: les cuisses de grenouilles, on pourrait les enrober de sucre que je n'en mangerai pas.

Ce n'est peut-être plus une passion, mais une alliance chaleureuse de partenaires de longue date. Et cela fait naître une certaine tristesse.

Le nom de Marat, jadis en vogue, ne l'est plus aujourd'hui. Désormais on ne l'attribue plus à aucun nouveau-né ou bâtiment de guerre comme cela se faisait jadis. Quant au premier monument de la révolution, une statue en plâtre de Robespierre, il n'en reste aucune trace. Faudrait-il, pour que renaisse l'amour, que Paris reconstruise la Bastille comme les Russes ont rebâti l'église du Christ Sauveur, dynamitée au nom de l'athéisme ?